

**Enea Silvio Piccolomini:  
l'histoire de France dans les écrits de la veille\***  
di Ludovica Passeri

Au sein de l'historiographie «piccolominiana» la transition du Concile à la cour de Frédéric III a été largement considérée comme un tournant décisif dans l'existence privée ainsi que politique du futur Pie II. Dans ce cadre, les deux années 1442-1443 ont joué un rôle très important<sup>1</sup>.

L'auteur de la première biographie moderne, Georg Voigt (1827-1891), a insisté sur le pragmatisme et donc sur les intérêts particuliers qui ont orienté son choix. Au contraire, les études suivantes ont mis en évidence les raisons d'ordre idéal, en revoyant l'idée d'une conversion, donc d'un progressif éloignement du Concile en raison de l'inefficacité des travaux. Par ailleurs, dans l'historiographie de la «svolta» s'inscrit un courant qui a souligné l'importance du rapport entre Pie II et le monde allemand. En fait, il va de soi que les dix années passés à la cour de l'Empereur l'ont fortement conditionné. Mais pour soutenir cette interprétation, ses théoriciens ont mis en évidence d'autres thèmes spécifiques comme, avant tout, la tradition «ghibellina» familière et citoyenne; le besoin de plus en plus fort d'autorité; la recherche d'un soutien pour régler le schisme. Autrement dit, Enea Silvio, une fois l'expérience de secrétaire de l'antipape terminée, aurait été pris d'une attraction providentielle à l'égard de l'Empire<sup>2</sup>.

La thèse de la fascination impériale est confortée par les mêmes mots de Piccolomini qui quelques années plus tard, en 1457 environ, afin de se défendre des accusations formulées à son égard par les cardinaux allemands n'hésita pas

---

\* Testo presentato con successo all'Università Paris-Sorbonne a conclusione dell'esperienza Erasmus (A.A. 2017/2018).

<sup>1</sup> Cfr. B. Baldi, *Introduzione*, dans *Il "cardinale tedesco": Enea Silvio Piccolomini fra l'Impero, il Papato e l'Europa*, Unicopli, Milano 2012.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

à se définir lui-même comme un cardinal allemand, donc un représentant des intérêts impériaux même après la fin de la collaboration directe<sup>3</sup>. En effet, cette expérience restera fondamentale, bien qu'elle a été très progressive et bien que globalement elle s'avèrera être un échec. Enea Silvio vise à constituer le lien entre réalité allemande et papauté<sup>4</sup>. L'intérêt constant pour l'Allemagne est attesté aussi par l'activité intellectuelle qui marque cette période. Effectivement, entre les années 1457 et 1458, le néo cardinal s'engage dans un effort de réexamen du sujet de l'Europe qui se traduit par la rédaction de trois ouvrages – *Germania*, *Historia bohémica*, *De Europa* – où les références à l'Allemagne sont persistantes<sup>5</sup>.

Le futur, dans le même 1458, Pie II ne cache pas ses souhaits relatifs à l'unité entre «natio germanica» et Église en vue d'un rapport privilégié. Toutefois, la conformité des intérêts entre les deux, que Piccolomini décrit déjà à partir de *Germania*, est garantie, dans cette perspective, par un facteur extérieur, l'existence d'un antagoniste commun: la France. Le roi vise à remplacer l'empereur dans son rôle de défenseur de la Chrétienté et donc à prendre l'initiative du concile, d'où serait parti le procès de réforme<sup>6</sup>.

Les préoccupations concernant la démarche française sont cruciales au sein de ses écrits. *De Europa* confirme cette tendance : dans une description de l'Italie, Enea Silvio revient sur le sujet. En particulier, Piccolomini craint que la France puisse casser l'équilibre du système politique italien. En ce lieu, on abordera la conflictualité marquante de sa réflexion sur la France, d'abord en qualité de cardinale et ensuite en tant que Pape. À ces propos une analyse des textes rédigés à la veille de l'élection pontificale sera privilégiée. Cependant, il est nécessaire d'établir des liens entre les écrits antérieurs et les écrits postérieurs.

Le recours fréquent à l'histoire de France suggère d'examiner le contexte international où Aeneas se place et les objectifs qu'il poursuit chaque fois qu'il évoque une spécifique tradition ou un certain fait. Sa production historiographique oscille entre un domaine plus proche, qui comprend des questions familières comme l'histoire de l'Empire et de la Bohême, les développements du Concile de Bâle et enfin les événements qui se sont produits pendant son pontificat, et de l'autre côté l'histoire anglaise, un domaine qu'il connaît moins et par conséquent où il montre une attitude plus détachée, bien qu'employant des interprétations critiques, donc personnelles.

L'histoire de France se place au milieu de ces deux pôles. Quant à la période qui est au cœur des épisodes dont on traitera, on constate que, bien qu'il était à

---

<sup>3</sup> Cfr. Ead., *Introduzione*, in *Pio II e le trasformazioni dell'Europa cristiana: 1457-1464*, Unicopli, Milano 2006, p. 40.

<sup>4</sup> Cfr. Ead., *Il "cardinale tedesco"...*, cit.

<sup>5</sup> Cfr. *ivi*, p. 30.

<sup>6</sup> Cfr. *ivi*, pp. 45-50.

part entière un homme de la Renaissance, il ne partageait pas le mépris à l'égard de l'âge des ténèbres qui marquait les hommes de lettres de sa saison. Lors des dernières années de sa vie cet attachement se traduit par un regard tourné vers la culture médiévale de la dévotion et du sacrifice, qui s'accompagne d'une attention particulière accordée à ses prédécesseurs éminents<sup>7</sup>. L'aspiration à la Croisade et donc à la recherche des modèles légitimes affecta ses intérêts historiques et par conséquent la lecture relative qu'il proposait à ce sujet. En addition, l'idée d'enquêter dans le passé français afin de trouver des points d'appui pour critiquer ou modifier la contemporanéité résultait des études approfondies de l'arrière-plan des États et des dynasties avec qui il traitait au niveau diplomatique. Si cette vision de l'activité de Piccolomini est acceptée, on peut reconnaître plusieurs moments dans son expérience d'historien. *Commentarii rerum memorabilium* (1462-1463) récolte les fruits de ce chemin qui a été guidé par sa célèbre curiosité d'humaniste et par sa personnalité engagée sur l'échiquier européen.

Un an et demi après son investiture cardinalice, Piccolomini s'aperçoit du danger turc plus que jamais. Au sein de *De Europa* ce thème est abordé avec une perspective inédite. À la menace Enea Silvio répondait en réaffirmant la supériorité absolue de la civilisation occidentale, une catégorie inclusive qui contenait en soi l'idée de Chrétienté, comprise d'un point de vue culturel. À côté de cette interprétation du contraste qui oppose les Occidentaux aux Turcs, se dégageait un européisme s'exprimant dans la confiance à l'égard de l'unité religieuse ainsi que culturelle de l'Occident. Cette réflexion introduit l'évocation d'un fait qui, à ses yeux, constituait un acte de fondation de cet ordre: la conversion de Clovis.

L'histoire du fils de Childéric et notamment l'épisode du baptême pose un problème de faiblesse des données: les sources à ce sujet sont en fait assez rares<sup>8</sup>. À partir de la fin du quinzième siècle sous l'impulsion de l'humanisme italien, une «renovatio» de l'histoire nationale fut inaugurée au-delà des Alpes. Cette opération avait pour but une nouvelle appréhension du passé sur des bases documentaires plus sûres. En tant que fondateur de la «monarchie chrétienne», objet du mythe étiologique, la figure du Roi des Francs était fortement engagée dans la construction de la nation<sup>9</sup>. Au milieu du siècle, Pie II dépoussiérait la

---

<sup>7</sup> C. Head, *Pope Pius II as a student of English history*, in «Archivum Historiae Pontificiae», vol. 9 (1971), Roma, Gregorian Biblical Press, pp. 188-9.

<sup>8</sup> P. Chaunu et E. Mension-Rigau, *Baptême du Clovis, baptême de la France de la religion d'Etat à la laïcité d'Etat*, Balland, Paris 1996, pp. 9-12.

<sup>9</sup> F. Collard, *Clovis dans quelques histoires de France de la fin du XVe siècle*, dans O. Guyotjeannin (études réunies par), *Clovis chez les historiens*, Librairie Droz, Paris 1996, pp. 131-152; M. Rouche

tradition franque évidemment en vue d'une exaltation universaliste et pas particulariste, où l'entrée dans le christianisme se configurait comme l'assimilation des «mores christianorum». Le partage d'un même modèle au niveau morale garantissait la cohésion interne d'un Occident uni par la diversité. Dans la logique «piccolominiana» l'histoire du christianisme s'enracinait dans un substrat de conversions. La France dans cette optique était à l'origine d'une conversion civile européenne, donc portait sur ses épaules le poids d'une responsabilité inéluctable. Ce qu'on vient de montrer est un thème cher au Piccolomini qui déjà dans *Germania* avait fourni une reconstruction de l'histoire allemande assez tranchante, qu'il est essentiel de comparer à celle de la France. La terre empreinte de misère matérielle et morale avant l'évangélisation s'opposait à la Germania christianisée et prospère, ergo civilisée.

L'insistance sur l'avant et l'après, sur le contraste entre deux conditions dichotomique était dictée par les ambitions de Enea Silvio: comme l'a écrit Barbara Baldi, Piccolomini, avait de cette façon formulé une invitation, bien qu'implicite, à s'armer contre le Turc<sup>10</sup>. Dans plusieurs passages tirés des textes «piccolominiani» on peut observer des références sous-tendues. La cible des allusions est souvent la France, en tant que destinataire de sa réprobation: c'est donc au sein de la même œuvre que les accusations adressées à la Pragmatique Sanction allemande (1439) veulent plutôt toucher la Pragmatique Sanction française (1438). Le morceau évocateur consacré à Clovis coexiste, au niveau interne, avec un autre excursus de nature historique qui, toutefois, présente d'importants écarts: la question des supposées aspirations impériales. La polémique autour des ambitions de la couronne française, déjà mentionnée, est de nouveau soumise à l'attention des lecteurs, bien que le rappel se déroule dans des termes différents. Enea Silvio essaye en fait de sonder la profondeur historique de ce sujet afin de démontrer le caractère germanique de l'Empire. Cette opération est menée en utilisant l'opposition entre Gaulles, c'est-à-dire, «Francigeni», et «Germani», ergo les Francs proprement dits<sup>11</sup>.

La restitution de Piccolomini n'est guère neutre, mais au contraire porteuse d'une intention polémique. L'objectif de l'auteur est de nier la validité des prétentions universalistes françaises, une matière qui est au cœur des œuvres de la veille. Il cherche d'apporter crédit à sa thèse en donnant une explication logique et compréhensible: l'Empire ne peut être qu'allemand. Charlemagne, après que sa descendance a disparu, a transmis les insignes aux Sassons, ergo les Francs orientaux qui les ont vite recueillis, en préservant la tradition impériale.

---

(sous la direction de), *Clovis: histoire & mémoire: [actes du Congrès international d'histoire de Reims, 19-25 septembre 1996]*, vol. 2, Presses de l'Université Paris Sorbonne, Paris 1997, p. 893.

<sup>10</sup> B. Baldi, *Pio II e le trasformazioni...*, cit., p. 42.

<sup>11</sup> Ivi, p. 77.

Ce bousculement est, aux yeux du futur Pie II, absolument légitime. On comprend mieux l'importance de ce passage par rapport à ce qu'il a affirmé précédemment au sein de *De Ortu et autoritate imperii romani* (1446), où il s'était posé la question cruciale de «translatio imperii» et donc de la justification de «l'élection» de Carolus<sup>12</sup>. Evidemment, face à la nécessité de discréditer la France il y a en parallèle la volonté de défendre, en embrassant les armes, le prestige européen. Toutefois, les références au monde franc ne se limitent pas à *De Europa*, comme on vient de le voir.

Il semble qu'il y ait une analogie avec un autre texte précoce. Déjà en 1443, avant même *De Ortu*, il citait Charlemagne dans le cadre du *Pentalogus* et, en particulier, de la digression sur le « advocatus ecclesiae » adressée à Frédéric III<sup>13</sup>. L'absence de ton polémique à l'égard de la France suggère de ne pas mettre sur le même plan des textes déjà cités le *Somnium de Fortuna*. Il s'agit du traité de type épistolaire au sujet de la Fortune. Ici Pépin et Charlemagne prennent place parmi Jules César, Hector et d'autres éminentes figures<sup>14</sup>.

Dans la *Lettre à Mahomet II* (1460) on retrouve Pépin et Charlemagne, mais cette fois dans d'autres circonstances. En quelques sortes, ce rappel regagne le contenu «instrumental», évoqué plus haut, mais s'inscrit dans un contexte tout à fait inhabituel. La narration se déroule dans des références au passé et à la fois à la contemporanéité. Le refrain est bien connu par Pie II et son entourage de lecteurs: en effet il revient à la question de la conversion qui néanmoins à cette occasion vient formulée comme une invitation faite à un ennemi vraiment extérieur. La proposition irréaliste d'une conversion du Sultan s'appuie bien sur les exemples de Charlemagne et Pépin:

Ainsi, nos prédécesseurs Étienne, Hadrien et Léon ont fait appel à Pépin et à Charlemagne contre Astolphe, puis contre Didier, rois des Lombards; une fois ces terres débarrassées des leurs tyrans, ils en ont retiré le gouvernement aux Grecs pour le confier à ceux qui les avaient libérés. De même, nous pourrions faire appel à ta protection dans les affaires de l'Eglise, et te remercier ensuite des bienfaits reçus. <sup>15</sup>

Le choix de se pencher sur les écrits de la veille, qui ont enduré au niveau historiographique un manque d'attention, n'empêche pas de nous tourner en conclusion bien sur les *Commentarii rerum memorabilium* et notamment sur le passage le plus célèbre en ce qui concerne l'intérêt de Pie II pour l'histoire

---

<sup>12</sup> Ead., *Il "cardinale tedesco"...*, cit., p. 78.

<sup>13</sup> Ivi, p. 41.

<sup>14</sup> Piccolominei Enee Siluii, *Somnium de Fortuna*, dans Piccolominei Enee Siluii. *Epistolarium seculare*, éd. Heck Adrianus van et Wolkan Rudolf, Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano 2007, p. 305.

<sup>15</sup> Pie II, *Lettre à Mahomet II*, Rivages, Paris 2002, p. 34.

religieuse française. Il permet de rajouter des détails au sujet de l'analyse qu'on vient de faire sur le Pie II humaniste. Avant tout, il faut préciser la signification de cette appellation humaniste par rapport au sujet qu'on traite. Dans l'univers intellectuel «piccolominiano» l'histoire est une extension de ses études littéraires. À la lumière de cette vision ses *Mémoires*, où le style n'est pas secondaire mais au contraire objet d'une attention particulière, constituent l'expression plus accomplie de sa production. Cette maturité s'insère dans le cadre d'un texte qui échappe aux catégorisations: ni journal, ni chronique, et de fait ni œuvre historique<sup>16</sup>.

Toutefois, l'attitude littéraire n'interdit pas à Piccolomini de faire une des reconstructions les plus objectives de son corpus. Il s'agit de l'histoire de la «puella, sedecim annos nata, nomine Iohanna, pauperis agricolae filia». Ce détachement suggère quelques remarques qui intègrent le discours sur les écrits de la veille. Le banc d'essai de cette nouvelle «distance» est bien l'approche à l'égard du «baptizatus» qui dans *De Europa* était au cœur d'une narration inspirée et évocatrice: la tradition du baptême avec «sacrum oleum» est fonctionnel au déroulement des événements relatés. Pareillement, on constate que celle des *Commentarii* n'est pas la première apparition de Jeanne d'Arc au sein de ses écrits. On la retrouve aussi dans le *De Europa*, même si cette présence, assez évasive, nécessite d'une intégration. C'est donc en relation aux *Commentarii* qu'elle acquiert une signification mieux définie. En comparant les deux textes, on note qu'ils partagent une approche globale et donc excluent que Jeanne d'Arc soit une sorcière. D'un autre côté, l'essence du miracle est incertaine. Dans la subordonnée «ut credunt» de *De Europa* l'auteur essaye de traduire cette approche. En revanche, au sein des *Commentarii*, où on remarque l'absence d'informations à propos de l'actualité du procès d'absolution, Pie II s'expose, en reconnaissant qu'elle a traduit ses paroles dans ses actes<sup>17</sup>.

Cette évolution est cependant contrecarrée par des considérations de scepticisme: en effet, pour conclure il semble remettre en cause tout: miracle humain ou divin? Cette ambiguïté favorise des nombreuses interprétations politiques. En favorisant la dimension du doute on peut supposer qu'il soit en quelques sortes réticent à accepter sans réserve l'inspiration divine de l'héroïne de la «nation» auquel l'oppose un conflit permanente. Toutefois cette

---

<sup>16</sup> V. Castiglione Minischetti e I. Cloulas (éd.), *Introduction*, dans *Mémoires d'un Pape de la Renaissance. Les Commentarii de Pie II*, Tallandier, Paris, Milano 2001.

<sup>17</sup> J.G. Rowe, *The Tragedy of Aeneas Sylvius Piccolomini (Pope Pius II): An Interpretation*, dans «Church History», vol. 30, n° 3 (Sep., 1961), American Society of Church History, Minneapolis 1961, pp. 288-313.

interprétation risque de ne pas tenir compte de ce qu'il passait quand Pie commençait à écrire ses mémoires<sup>18</sup>.

La multiplicité des thèmes abordés par les *Commentarii*, qu'il commence à écrire dans l'été de 1462 sur fond d'effondrement du son projet politique et de l'annonce de son départ imminent pour la Croisade, est ramenée à l'unité par le fil rouge qui traverse toute la pièce: la nécessité de s'armer contre le Turc. Par conséquent, l'espace consacré à Iohanna, qui est mentionnée juste après la reconnaissance de la vaillance militaire de la France, indispensable pour faire face aux ennemis, se charge d'une tension idéale. Il convient de noter, à ce propos, que son attitude face à l'histoire anglaise n'est pas très différente. Dans le résumé *Supra Decades Blondi Epitome* il opéra une omission sélective et se concentra sur les rois d'Outre-Manche qui s'étaient engagés en quelque sorte dans la guerre sainte<sup>19</sup>. On dirait donc que dans les pages des *Mémoires* consacrées à la «Puella» il voulait vraiment rappeler aux français qui sont les «fils aînés de l'Église»<sup>20</sup>. Quelques années avant, Pie II, dans le contexte du rassemblement de Mantoue, en réponse à l'hostilité des orateurs français, se montrait comme le plus ardent soutien de la Maison de France, dont le prestige reposait sur deux alliances: celle de Clovis avec la religion catholique et celle de Charlemagne avec les Papes romains.

---

<sup>18</sup> C. Head, *Pope Pius II...*, cit., pp. 201-208.

<sup>19</sup> Ivi, pp. 193-194.

<sup>20</sup> C.-H. Verdière, *Essai sur Aeneas Sylvius Piccolomini*, Joubert, Paris 1843, citation p. 70.